

# Matin de mai

Autor(en): **Bondallaz, Antonin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **45 (1916)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038840>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Telles sont les principales causes de la crise de l'apprentissage. La question se pose maintenant de savoir quels sont les moyens propres à remédier à la situation et à favoriser l'apprentissage. Nous allons essayer d'en indiquer quelques-uns.

(*A suivre.*)

J. ZIMMERMANN.

---

\*  
—————

## Matin de mai

---

Les ombres nocturnes se dissipent peu à peu ; bientôt le jour va poindre. Au firmament qui s'azure, les dernières étoiles revêtent une pâleur nacrée qui se dégrade et s'évanouit dans l'éther, tandis que le croissant de la lune, mince et presque diaphane, disparaît par moment derrière un groupe de cirrus, floconneux, aux tons d'une blancheur laiteuse.

Egrenant l'une après l'autre leurs notes cristallines, les cloches des antiques monastères de Fribourg achèvent discrètement de tinter l'Angelus. La ville est encore endormie ; portes et fenêtres sont closes ; dans la rue, nul bruit de pas. C'est l'aube souriante et pleine de promesses d'une de ces radieuses journées de mai, d'autant plus belles qu'elles se font presque rares.

Monté sur la plus haute branche d'un ormeau, un merle s'ébroue soudain, les plumes toutes frémissantes, et prélude d'une voix vibrante aux concerts du bocage. Je me suis éveillé à son chant. Par la croisée demeurée entr'ouverte à l'exquise fraîcheur du soir, j'aspire avec délices les senteurs balsamiques que m'apporte l'haleine de la brise matinale. Bientôt, des massifs feuillus du jardin, des pommiers fleuris du verger, des vertes frondaisons des platanes, une merveilleuse harmonie s'élève, emplissant la sonorité de l'air. Le joyeux guilleri du pinson fait écho aux trilles mélodieux des chardonnerets ; le doux gazouillis des linots et des mésanges répond aux langoureuses vocalises de la grive ; le gai ramage du bouvreuil se marie agréablement à la petite voix flûtée du troglodyte et de la sittelle, et, dominant le chœur des chantres aériens, un Chantecler invisible claironne son salut au triomphal retour de la lumière.

Parée de ses plus beaux atours, la nature entière s'éveille ; le printemps rit dans le ciel immortellement jeune. Tout m'invite à une promenade matinale ; le charme est irrésistible. Je sors, je gagne d'un pas allègre la colline du Guintzet. Dans les jardins, des massifs de lilas inclinent au-dessus des murailles leurs grappes aux pointes violettes dont l'arome

sucré forme une symphonie d'odeurs avec le capiteux parfum des giroflées épanouies. Le long de l'avenue, les marronniers ombreux développent leurs somptueuses girandoles d'un blanc rosé qui tranche sur le vert sombre du feuillage. Qu'il fait bon respirer largement l'air vif, léger dans sa fraîcheur, agile, comme vitalisé ! Pas un brin d'herbe qui ne recèle sa scintillante gouttelette de rosée, pas une fleur qui n'ouvre sa corolle tout humide des pleurs de l'aurore.

De la hauteur, la vue panoramique est de toute beauté. Une lueur finement empourprée indique la place où le soleil se lèvera tantôt ; l'orient est couleur de perle ; les lointains se découvrent avec une merveilleuse netteté. Sur le ciel d'une luminosité intense, les arêtes vives de la seconde chaîne des Alpes profilent leur dentelure de dômes et d'aiguilles, tandis que, sous l'effet des premiers rayons, la pyramide glacée du Wetterhorn se teinte déjà de rose. Quelques nuages essayent de ternir l'éclat de l'astre-roi ; mais le soleil les crible de ses myriades de flèches d'or ; il apparaît enfin en majestueux vainqueur, planant sur les monts étincelants qu'il baigne de sa blonde clarté. En contre-bas, dans la plaine vaporeuse, une légère brame estompe les collines ; de blanches buées montent lentement au-dessus de la Sarine, s'agrippent aux anfractuosités des berges, frôlent au passage la cime verdoyante des futaies de hêtres et s'évanouissent dans la sérénité de l'air. Au flanc des coteaux, les villages sont comme nimbés de fuyantes fumées grises qui se dissipent dans le ciel d'un bleu soyeux.

A mes pieds, et aussi loin que la vue peut s'étendre, le tapis de verdure étale son exubérante végétation ; l'opulente floraison des dents-de-lion, d'une intense coloration jaune, donne à la campagne un reflet de vie et d'allégresse. Les diligentes abeilles sont en liesse ; elles bourdonnent autour des calices, se plongent avec ivresse au fond des corolles, explorent avidement les corymbes des chèvrefeuilles et des sureaux, s'enfoncent dans les cassolettes satinées des campanules et en ressortent toutes jaunes d'un pollen odorant. Dans les vergers, les blancs pétales des cerisiers jonchent déjà le gazon, pendant que les pommiers en fleurs enchevêtrent leurs lourdes branches et forment d'immenses bouquets au sein desquels nichent les fauvettes.

Maintenant le soleil brille dans toute sa splendeur ; sa lumière se joue en nappes fluides ou se brise en paillettes sur l'eau ruisselante des fontaines. Je poursuis ma course matinale et me dirige du côté de la rivière. Au-dessus des champs fraîchement labourés dont les mottes brunes reluisent, les alouettes joyeuses prennent leur essor. Habituellement

isolées les unes des autres, elles s'élancent en courtes spirales, verticalement même, comme si elles voulaient se perdre dans l'azur profond qui les baigne et les enivre ; plus elles montent, plus leurs accents deviennent mélodieux ; déjà, elles ne sont plus que des points imperceptibles dans l'espace et j'entends encore la gaieté cristalline de leur chant. Messagères de joie, de paix et d'amour, elles apportent au soleil le salut de la nature en fête. Ah ! qu'il fait bon vivre sous le beau ciel du bon Dieu, nous disent-elles dans leur musical babil, et que la terre est douce à habiter en cette saison bénie ! Chères alouettes d'Helvétie, je pense à vos semblantes petites sœurs gauloises qui, en ce moment peut-être, s'élèvent à tire-d'aile des champs en friche de la Flandre, des guérets désolés de la Champagne. Je crois les voir, ces charmants oiseaux, fuyant apeurés au sifflement sinistre de la balle traîtresse ou de la rafale meurtrière, interrompre soudain leur hymne de paix en se terrant craintivement au creux des sillons dévastés. Se peut-il vraiment que les hommes songent à s'entr'égorger après que l'alouette a chanté !

Dans l'air limpide, les hirondelles aux ailes de velours noir, doublé de satin blanc, virevoltent éperdument autour des clochers, traçant dans l'étendue azurée d'étranges arabesques et de fantasques volutes. Penchées sous la brise, elles s'inclinent comme des voiles, ploient, se relèvent, cinglent, se poursuivent, rapides comme des flèches, en poussant leurs cris aigus de petites folles.

Me voici sur la grand'route toute blanche, légèrement poudreuse ; déjà la chaleur augmente ; instinctivement, on recherche l'ombre. Je traverse le pont de la Glâne et, par un chemin oblique, je m'engage dans la futaie. Une senteur de forêt, chaude et mouillée, monte du sol. Bordée de hêtre, majestueux et de sapins aux fûts sveltes, l'allée s'enfonce dans une lumière assourdie. Des massifs de pins dressent leur ramure d'un vert plus sombre, où la molle caresse du vent éveille cette lente cantilène qui, les yeux fermés, vous ferait croire à l'approche de la mer.

Je sais, dans la vallée, un site intime, noyé dans l'ombre et la fraîcheur, embaumé de l'odeur aromatique des menthes, égayé par la musique d'un petit ruisseau qui dévale par bonds du versant boisé et va se perdre dans la Sarine ; des aulnes entrecroisés forment une voûte sombre au-dessus des cascatelles qui retombent en nappes liquides, et font du courant de minuscules miroirs encadrés à souhait. Sur la lisière du gaulis, les vagues de la rivière, dont le sourd clapotis me parvient par instants, chantent, au pied des falaises séculaires, leur éternelle mélodie. Des parfums

suaves me grisent ; c'est que les taillis sont pleins de muguets. Ah ! les jolies fleurettes avec leurs menues corolles en forme de grelots. Quelle joie de pouvoir en faire toute une gerbe, pendant que les rouges-gorges se poursuivent à travers les saules aux feuilles argentées ou tirelirent dans les buissons !

L'heure du retour a sonné. Au moment où je m'apprête à quitter cette retraite feuillue et parfumée, un spectacle charmant captive mon attention. J'aperçois voleter d'arbuste en arbuste, joyeux, affairé, un beau chardonneret ; c'est un mâle, je le reconnais au chaperon écarlate qui couronne sa fine tête veloutée. En dépit du fouillis de branches qui, parfois, me regimbent traitreusement au visage, je le suis un instant dans ses gentils ébats. Bientôt je vois sa compagne, aux couleurs moins vives, qui le rejoint : la nichée doit être toute proche. En effet ; attaché presque négligemment à l'extrémité des hautes branches d'un jeune pommier sauvage, un nid, en forme de conque, laisse déborder la mousse extérieure qui le garnit. Le berceau a l'air de ne pas être tout à fait terminé. Assis sur un entablement gazonné, orné de fougères, je puis observer à mon aise les jolis architectes ailés qui parachèvent leur œuvre d'amour.

Je remonte l'allée ombreuse, tandis qu'un ramier soupire, caché dans l'épaisseur du bois, et que les coucous se répondent de cime en cime, de colline en colline. Du haut du ciel, d'un bleu lumineux, les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la route ; à droite et à gauche, s'étendent de grasses prairies où pousse une herbe drue et savoureuse. Tout est ravissement dans cette magnifique éclosion printanière du mois de mai. Partout, à l'infini, des remous de verdure ondulent, roulent, s'épandent en cascades. Le vent, les oiseaux, les abeilles, les fleurs, les ramures semblent s'unir dans un hosanna de reconnaissance à l'adresse du Créateur. L'homme alors sent un vague besoin de mêler sa faible voix à ce saint concert des êtres et des choses ; son âme s'exhale en pensées d'amour, en élans de gratitude vers Celui dont la main puissante dispense à notre terre tant de richesses et de beautés.

Antonin BONDALLAZ.

---

## ÉCHOS DE LA PRESSE

---

*L'enseignement secondaire en Angleterre. — Organisation intérieure.* — Dans l'organisation intérieure des écoles, la même variété apparaît, résultat nécessaire de la diversité des initiatives, des ressources et des besoins. Une idée centrale pourtant semble constituer l'unité de tout le système : du haut en bas de l'échelle, les écoles secon-